

# Le congrès de Genève : premières impressions : [1ère partie]

Autor(en): **E.Gd.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de  
l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **8 (1920)**

Heft 98

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-255871>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LE CONGRÈS DE GENÈVE

## Premières impressions

La « Grande Semaine » est terminée. Ce qu'elle nous a apporté d'enchâssement, d'idées neuves, de relations bienfaisantes, de stimulants, d'encouragements au travail pour la Cause... est impossible à dire maintenant, alors que tous et toutes, le cerveau gros, la mémoire chargée de tant de faits, de noms, d'impressions multiples, cherchons d'abord à classer nos souvenirs. Aussi ne saurait-il être question pour nos lecteurs du Mouvement Féministe de s'attendre dès aujourd'hui à un compte-rendu complet et détaillé. Nous leur donnerons d'abord dans ce numéro un premier aperçu très-général de nos impressions les plus vives, de ce qui, pour nous, ressort en première ligne de ces journées inoubliables, aperçu que continuera d'ailleurs en un second article notre prochain numéro, en même temps qu'il publiera des comptes-rendus plus détaillés des séances d'affaires comme des séances de Sections du Congrès. L'écho d'un pareil événement ne peut se taire de sitôt, et nos lecteurs le retrouveront bien souvent encore cet été. (Réd.)

Nous en avons trop vécu, nous y avons trop uniquement pensé durant trois mois pour que ce ne soit pas avec mélancolie que nous le classions maintenant dans les choses du passé, ce Congrès, moment unique dans l'histoire de notre mouvement suffragiste suisse. Pendant des semaines et des semaines, il a été le but, l'aboutissement de tous nos efforts; et nos pensées n'allaient pas au delà de ces journées où se rassemblaient dans notre ville tant de femmes venues non seulement d'Islande ou de Grèce, de Finlande ou d'Espagne, mais encore des cinq parties du monde, toutes de race, de mentalité, de religion différentes, mais toutes unies par ce même idéal d'affranchissement de la femme qui est le nôtre aussi, à nous femmes suisses. Et cette semaine a coulé, et chacune est partie, et la dispersion a fait son œuvre, et nous nous disons avec un serrement de cœur: « Les avons-nous suffisamment vues, nos hôtes de six jours? Les avons-nous suffisamment questionnées sur leurs expériences, leurs découragements, leurs espoirs? Leur avons-nous assez demandé tout ce que nous désirions savoir d'elles? Leur avons-nous assez manifesté notre reconnaissance pour ce qu'elles nous apportaient? Et déjà les années sont entre nous... » Et plus fortement que jamais, peut-être, à l'occasion de cet événement, vu une fois, et que nous ne reverrons plus chez nous, on éprouve la tristesse de la page qui se tourne et sur laquelle on n'écrira plus jamais.

Plus jamais. Car trop de pays réclament à leur tour la joie et l'honneur de recevoir un Congrès suffragiste international, trop de pays encore ont besoin du concours efficace de sa propagande, de l'intérêt qu'il éveille dans toutes les couches de la population, des articles qu'il suscite dans la presse de toutes les tendances, du stimulant qu'il apporte et de l'élan qu'il donne aux efforts des militantes, pour que nous puissions nous mettre une seconde fois sur les rangs. On a si bien compris d'ailleurs cette valeur de propagande qu'en acceptant l'invitation faite par la France de nous retrouver à Paris en 1922, cela a été avec la seule réserve que la victoire des femmes françaises tarde jusqu'à ce moment-là. Et si nos voisines d'outre-Jura possèdent à cette époque leur droit de vote, ce qui est fort possible, c'est dans un pays encore non affranchi que l'on portera la bonne parole du suffrage, et ce sera en Roumanie, où l'on nous invite également.

Car il est certain, et nous l'avons expérimenté à fond, qu'un Congrès de ce genre est le plus merveilleux des instruments de propagande, surtout si ceux qui l'organisent ont la sagesse de ne prendre des méthodes étrangères que ce qui peut s'adapter à nos us et coutumes, laissant de côté dans tout ce qu'on leur suggère ce qui pourrait, chez nous, froisser, étonner ou faire rire. Maintenant, nos adversaires eux-mêmes, et les sceptiques, et les rieurs, et les indifférents, sont forcés de le reconnaître, le mouvement suffragiste est

une force, une puissance mondiale, avec laquelle il faut compter, et que l'on ne peut plus traiter par la caricature ou l'ignorance. On ne peut plus nous prétendre, après avoir vu le sourire exquisement féminin d'une Lady Astor, ou constaté que son mandat de députée n'enlevait rien à une Elna Munch de son aspect de sérieuse mère de famille, que des femmes membres de Parlement ne sont que d'inquiétants et hybrides spécimens d'une race en décadence! Aussi a-t-on vu des députés antiféministes complètement retournés, des adversaires signant l'initiative!... Feu de paille, emballement momentané, mode même pour certaines « suffragistes de congrès »? Peut-être, et il sera prudent, une fois le travail ingrat et monotone de la propagande sur notre sol recommencé, de ne pas trop compter sur ces partisans d'un soir. Mais, d'autre part, pour nous, jalons solidement posés dans l'opinion publique, documents vivants, affirmations positives, sur lesquels nous pourrions désormais étayer nos campagnes. Le suffrage féminin est maintenant en Suisse, à Genève en tout cas, une réalité. Ceux qui ont voulu ouvrir les yeux l'ont vu.

Et ils ont été nombreux. Ce n'était pas sans appréhension que certains des membres du Comité d'organisation avaient fixé le nombre des meetings publics. Dans une petite ville relativement à Londres, Berlin ou Budapest, parviendrions-nous, quatre soirs de la même semaine, en ce mois de juin, qui est chez nous l'un des plus engageants aux promenades ou aux flâneries sur le lac, parviendrions-nous à grouper des auditeurs en masse suffisante pour que l'aspect de nos grandes salles ne soit pas morne ou désolé? Dès la séance d'ouverture, à laquelle a manqué cependant la parole éloquent, et si populaire chez nous, que nous avions espéré y entendre de M. Motta, — puisque le Conseil fédéral, malgré les démarches pressantes et nombreuses faites auprès de lui, a craint de se compromettre en rendant aux gouvernements étrangers la politesse qu'ils faisaient en déléguant au Congrès des représentants officiels! — dès la séance d'ouverture, nous étions fixés sur le succès qui nous attendait. Les deux derniers soirs, le mercredi à la Réformation, le jeudi à la Salle Communale de Plainpalais, c'était — ç'aurait été, sans les mesures d'ordre admirablement prises par l'un de ceux qui ont le plus mérité du Congrès, M. Louis Braschoss — la cohue, le délire. Impression étrange et saisissante pour celles qui, longtemps, ont semé l'idée du suffrage dans des terrains ingrats, parlé devant des auditoires restreints souvent difficilement rassemblés dans de petites salles d'école, éprouvé des déceptions devant l'inertie et l'indifférence générales... La salle, à huit heures moins quelques minutes, était vide, silencieuse. Quelques membres du comité d'organisation, entrés par une porte dérobée, donnaient à mi-voix des ordres aux éclaireurs s'assurant du bon fonctionnement de tous les services. Et au dehors, devant les grandes portes, tout autour du bâtiment où depuis plus d'une heure se pressait la foule, c'était le bruit de la mer, une houle dont la voix s'enflait toujours plus, enveloppant de son intérêt, de sa curiosité, de sa sympathie aussi, celles qui allaient parler. Puis, au « Ouvrez les portes », ce fut le fleuve humain qui avec un bruit de cascade, un grondement de torrent, emplissait tous les couloirs, refluaient sur toutes les galeries, prenait d'assaut tous les escaliers, débordait dans les corridors, si bien que de l'estrade, on voyait, une fois la séance commencée, des auditeurs tendant le cou par delà les trottoirs du boulevard Helvétique, pour saisir encore quelques paroles par-dessus cette mer de plus de 2300 têtes... Il en est qui ont senti du fond du cœur ce soir-là que leurs peines de dix années précédentes n'avaient pas été vaines, et que quelque chose était changé.

Car ce n'était pas une simple curiosité qui attirait de pareils auditoires. Nous avons pu le craindre. Non pas tant à cette assemblée de la Réformation, où le Comité d'organisation n'avait demandé de prendre la parole qu'à des déléguées pouvant, dans la mesure du possible, s'exprimer en français, et où nous savions bien que la parole vibrante de l'oratrice de grande allure qu'est M<sup>me</sup> Maria Vérone,

l'humour américain de Mrs. Maud Nathan, et le spectacle peu banal de quatorze représentantes des pays « affranchis » défilant trois minutes durant à la tribune, tandis que de l'autre côté de l'estrade siégeaient mélancoliques les représentantes des pays retardataires, — tout ceci ne pouvait manquer de toucher, d'intéresser intensément des suffragistes ou leurs adversaires. Mais le lendemain, ne serait-ce pas l'attrait des couleurs éclatantes, des robes brodées, des costumes orientaux, des pierreries incrustées, qui attirerait surtout les amateurs de pittoresque exotique? et ces derniers, une fois le premier coup d'œil de curiosité donné, ne prendraient-ils pas lestement la porte, surtout quand ils s'apercevraient que Japonaises et Hindoues ne s'exprimaient qu'en anglais? Il n'en fut rien. La foule est restée, en partie debout, pressée, trois heures durant, et a marqué par ses applaudissements l'intérêt qu'elle portait aux revendications des femmes de l'Inde comme de celles de l'Extrême-Orient; de celles qui disent que le costume de leur pays est une marque de servitude que leur imposent encore les hommes, comme de celles qui, les larmes aux yeux en parlant du bébé japonais qu'elles ont dû quitter pour de longs mois, viennent cependant en Europe, afin de se rendre, par la compréhension de leurs responsabilités, de meilleures mères, plus dignes d'élever leurs enfants.

\* \* \*

Mais si ces assemblées publiques furent, du côté des oratrices, impressionnantes par la variété, la richesse d'idées, la dignité courtoise, — un orateur officiel, se croyant sans doute à une de ces fêtes scolaires auxquelles l'appellent ses fonctions, leur avait d'ailleurs recommandé au début, avec une déconcertante naïveté, d'avoir une bonne tenue! — et du côté du public par l'empressement, l'attention, la sympathie croissante pour notre cause, elles sont cependant laissées loin en arrière par la prédication de Miss Royden, à Saint-Pierre<sup>1</sup>. Ce fut véritablement là l'heure historique du Congrès.

Heure passionnément discutée d'avance. Même dans les milieux suffragistes on n'était pas sans inquiétude sur la façon dont cette nouveauté serait accueillie par l'opinion publique et sur les répercussions qu'elle aurait pour notre cause. Certaines âmes religieuses éprouvaient des scrupules, d'autres s'attachaient à des détails extérieurs, la voix, le costume, l'attitude de la foule, le passage du culte paroissial au service spécial sans désordre ni cohue... Tout fut parfaitement simple, digne, beau.

Temps merveilleux. Une bise fraîche se joue dans les feuilles des vieux ormeaux de la Cour Saint-Pierre. Tandis que résonne à l'intérieur l'orgue du culte qui se termine, congressistes, délégués arrivés de la veille, tous à la joie de la première rencontre, se pressent devant la chapelle de Rohan par laquelle il leur a été recommandé d'entrer. A 11 heures précises, une auto, pilotée par une suffragiste, amène devant la chapelle de Portugal Miss Royden, accompagnée de son amie, Miss Courtney. Quelques personnes seulement pour la recevoir, membres du Comité d'organisation, délégués du Conseil de paroisse de Saint-Pierre, qui l'escortent à la sacristie, où, après avoir endossé son sobre costume noir, col blanc, petite toque, elle signe de son nom sur le registre des prédicateurs. La première signature de femme sur ces pages...

<sup>1</sup> Le même dimanche, à 9 heures, un prêtre catholique anglais, envoyé tout exprès par le cardinal Bourmes, a fait dans l'église Notre-Dame, une prédication de circonstance, assisté de prêtres genevois, dont M. l'abbé Vogt, auquel nous tenons à exprimer ici toute notre reconnaissance pour le concours que, ainsi qu'un de nos amis, suffragiste catholique, il a prêté à la « huguenote » présidente du Comité de Genève, dans cette organisation un peu difficile d'un culte catholique féministe. Plus moyen de qualifier notre mouvement d'anticatholique, comme s'étaient déjà empressés de le faire certains correspondants du *Courrier de Genève*, lesquels, obligés maintenant de retourner leur char, se plaignent alors que nous les ignorons, eux et leur activité féminine! — Le 13 juin, soit le lendemain de la clôture du Congrès, Miss Edith Picton-Turberville a prêché en l'église anglaise, Trinity Church, à Genève, un sermon qui a produit grande impression.

La cathédrale à son aspect des grands jours. On est venu de loin, de la campagne, du canton de Vaud, uniquement pour assister à cette heure de culte. Tous ceux de Genève qui en sentent l'importance sont là. Congressistes étrangères, aussi bien catholiques, israélites ou libres-penseuses que protestantes, se pressent à leurs places. Pas un siège libre, des gens debout contre les colonnes gothiques, assis sur les marches du chœur, du tombeau de Henri de Rohan. Le soleil vibre dans les vitraux de la grande verrière. C'est l'instant inoubliable, où tous les souvenirs du passé s'éveillent: beauté toujours impressionnante des cathédrales en robe blanche ou grise, qui, au dire du vieux moine du XII<sup>me</sup> siècle, ont couvert le monde, mysticisme, soit d'idéal de ceux, les simples, les hommes du peuple, les artisans qui les édifièrent; puis, révolte de la conscience libre contre l'emprise de dogmes dégénérés, émancipation de l'âme, luttes magnifiques et terribles, martyres austères et enflammés, passé d'un peuple et d'une ville fondée sur une idée... et comme épisode significatif dans l'histoire d'une cathédrale plus intimement liée que toute autre à une libération spirituelle, une femme, une simple femme, l'une d'entre nous, qui souffre de nos défaites, qui partage nos espoirs, qui croit en notre cause, traversant lentement la nef escortée d'un de nos pasteurs et montant en chaire, tandis que l'orgue murmure le Prélude de *Parsifal*.

Beaucoup d'yeux étaient humides et beaucoup de gorges serrées. Beaucoup d'hommes nous ont dit avoir été émus au plus profond d'eux-mêmes par cette apparition des temps nouveaux. Et la prédication de Miss Royden fut admirablement en harmonie avec cette atmosphère générale, pensée avec noblesse, dite avec ferveur, élevée d'inspiration et nuancée d'expression, à la fois simple et forte, construite entièrement sur ce texte: *Si l'Eternel ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain*. (Psaume 121), et précédée d'une allocution en français que terminèrent ces paroles: « Pussions-nous saluer bientôt le jour où dans toute l'Eglise chrétienne sera acceptée cette vérité de la sainte Parole: qu'en Jésus-Christ, il n'y a plus ni Juif, ni Grec, il n'y a plus ni homme ni femme, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, car nous sommes tous un en Jésus-Christ. »

(A suivre.) E. GR.

**Prière prononcée en français par Miss Royden dans la chaire de St-Pierre**

« Dieu d'amour, Père, Sauveur de l'humanité, toi qui as créé de même sang toutes les nations de la terre, nous te demandons de faire naître dans nos cœurs la charité infinie, la fraternité suprême. Que le monde ne puisse plus jamais être crucifié par la guerre, ni les peuples divisés par la haine ou par la crainte! Seigneur Dieu tout-puissant, sois notre soutien.

« Sauveur, daigne regarder favorablement ces femmes de tant de nations différentes, qui sont venues du nord, du sud, de l'est, de l'ouest, toutes unies dans un seul but, brûlantes du désir de reconstruire une cité dans la perfection d'une vraie civilisation, en ton nom béni, et d'ériger des fondations inébranlables de charité, de fraternité, de justice et de paix.

« Sauveur, inspire-nous de ta bonté infinie, accorde-nous la grâce, la sagesse, afin que nous puissions accomplir dignement notre tâche suprême. Pardonne-nous nos faiblesses, nos péchés. Rends-nous fidèles aux morts, tendres envers les vivants, surtout envers ces pauvres petites victimes, ces tristes innocents qui souffrent encore des suites de la guerre.

« Fais, Seigneur, qu'un lien commun unisse tous ceux qui ont souffert; couronne leurs efforts pour établir un avenir heureux et pour bannir à jamais les douloureuses erreurs du passé.

« Dieu de bonté, donne-nous le secours de ta grâce, bénis notre œuvre, bénis ce Congrès ainsi que la ville de Genève qui nous accueille si aimablement.

« Jésus, Seigneur, fais que nous soyons victorieuses, et que nous rentrions dans nos patries pour y établir à toujours et pour tout le monde la paix, l'espoir et le bonheur! »